

Un chef-d'œuvre de la littérature devient un chef-d'œuvre au cinéma

# Kundera-Kaufman : rencontre au sommet

Adapter un roman pour le cinéma n'est déjà pas chose facile. Quand il s'agit d'un chef-d'œuvre, « l'Insoutenable Légèreté de l'être », c'est une gageure monumentale. Le réalisateur, Philip Kaufman, a gagné son pari. Il nous dit comment et pourquoi.



Philip Kaufman

« Il m'a fallu vingt-quatre ans pour être reconnu comme jeune cinéaste ! » plaisante Philip Kaufman. Ce jeune et exquis quinquagénaire a en effet débuté dans la mise en scène en 1964

avec *Goldstein* (inédit en France), avant de réaliser une version très personnelle des *Body Snatchers*. Ce n'est pourtant qu'avec son adaptation exemplaire de *l'Etoffe des héros*, d'après le livre de Tom Wolfe, en 1983, qu'il a fait la démonstration de son talent singulier. Aujourd'hui, il s'attaque à un autre roman – sublime – de Milan Kundera : *l'Insoutenable Légèreté de l'être*. Et en réussit, au-delà de

toute espérance, la délicate transposition, avec l'aide de Jean-Claude Carrière. Tournée en partie en France, cette « épopée intime » sur fond de drame collectif met en scène trois per-

sonnages inoubliables dans la Tchécoslovaquie d'avant et d'après l'invasion soviétique. Tomas (Daniel Day-Lewis), Tereza (Juliette Binoche) et Sabina (Lena Olin), tous les trois écartelés entre les mouvements du cœur et les pulsions sexuelles, le tragique et la dérision. Bref, comme dit Kundera, entre la légèreté et la pesanteur... Philip Kaufman a répondu aux questions de *l'Événement du Jeudi*.

**L'ÉVÉNEMENT DU JEUDI : Comment avez-vous abordé au départ les problèmes d'adaptation du roman de Kundera ? N'avez-vous pas été effrayé par la difficulté de l'entreprise ?**

**Philip KAUFMAN :** Pour manifester clairement notre amour pour le livre, il fallait lui être infidèle. La fidélité et la trahison, c'est peut-être le thème central du livre. Pour mieux comprendre l'amour de Tomas, Tereza aussi doit tromper son mari avec l'ingénieur. Les premiers mots de Kundera, lorsque nous nous sommes rencontrés, ont été : « *Éliminez.* » Il a lui-même été scénariste et il a fait des adaptations de ses propres œuvres, et il était d'accord sur l'idée de violer le roman. Kundera m'a toujours dit qu'il fallait envisager le film en tant que film. J'ai essayé d'être fidèle à l'esprit de Kundera, en me référant aussi à d'autres livres comme *la Valse aux adieux* ou *Risibles Amours*; mais, en tournant, j'ai privilégié ma vision des choses, mes images, face au livre.

**■ Qu'est-ce qui vous a séduit le plus dans le roman ?**

— J'ai aimé le livre d'emblée mais je ne pensais pas en faire un film. C'est Milos Forman qui m'a mis en rapport avec Saul Zaentz, le producteur, et le projet s'est mis en place. Je suis tombé amoureux des deux personnages de femmes, Tereza et Sabina, et de la nature de leur relation érotique. Ce qui m'émerveille chez Kundera, c'est cet art du roman presque sans description. Le contraire de Tolstoï par exemple, qui décrit les personnages, les lieux, les situations... Ici, on ne sait pas à qui ressemblent Tomas ou Tereza. C'est pareil sur le plan politique, il n'y a pas d'information. Au bout du compte, j'ai eu le sentiment que Kundera avait écrit le livre pour moi et qu'il était pas nécessaire d'avoir une grande connaissance de l'Histoire pour comprendre la tragédie qui s'était abattue sur tous ces pays de l'Europe de l'Est. Mais c'est vraiment la scène où les femmes se photographient l'une l'autre qui m'a décidé à faire le film. Ma femme m'avait d'ailleurs prévenu que je ne résisterais pas à la sensualité de cette scène. Tomas est plus mystérieux, plus dans l'ombre, et pour moi il était moins facile à saisir...

**■ C'est lui, l'homme, qui incarne cette « légèreté de l'être »...**

— Absolument, il vit dans la légèreté alors que, pour Tereza, à chaque fois qu'elle tente d'être légère, c'est un désastre. Sauf durant l'invasion des chars russes, c'est là le paradoxe : elle est transfigurée. Et aussi à la fin, juste avant de mourir, elle retrouve la légèreté parce qu'enfin elle est heureuse.

**■ Le livre se présente, à bien des égards, comme un roman philosophique. Ce n'est pas simple pour une adaptation au cinéma...**

— Comme le livre de Kundera, le film est un film d'interrogations. Qu'est-ce qui est léger, qu'est-ce qui est lourd ? Qui est fort, qui est faible, qui est libre, qui ne l'est pas ?

**■ Il y a aussi la question du lien entre la sexualité et l'amour...**

— C'est peut-être l'essentiel du livre. Hier encore j'étais avec Kundera et il me citait ce passage du roman où Tomas rêve d'un monde

« où l'on est en érection à la vue d'une hironnelle »...

**■ Quelle a été la première réaction de Kundera en voyant le film ?**

— Je ne peux pas vous citer ses mots, mais je n'aurais pas pu être plus heureux.

**■ Est-ce que votre famille est originaire d'Europe centrale ?**

— Je suis né à Chicago, mais ma famille vient d'Allemagne et de Pologne. Mon grand-père était romancier, il écrivait en allemand et il est venu en Amérique en 1909. Chicago est une ville d'émigrants. Les rapports entre l'Europe et les États-Unis sont si complexes...

**■ Votre culture semble plutôt européenne ?**

— Je suis américain mais, en matière de cinéma, les influences qui m'ont marqué viennent d'Europe : les comiques anglais, Alec Guinness, la Nouvelle Vague en France, Truffaut, Godard, j'appartiens à cette génération de cinéastes qui cherchaient un nouveau souffle, et l'Europe m'a envoûté. J'ai passé deux ans en Italie, j'étais enseignant à Florence. J'adorais Pasolini, Fellini, Olmi, De Sica, l'un des plus grands metteurs en scène pour son humour. Bref, je dois reconnaître qu'il y a quelque chose de l'Europe en moi.

**■ Est-ce que le film aurait pu être produit par Hollywood ?**

— Non ! Il fallait une initiative privée. Sur le papier personne n'en voulait. Vous pensez, un tel titre : *l'Insoutenable Légèreté de l'être*, Prague, pas de vedette. Personne à Hollywood n'a entendu parler de Binoche ou de Lena Olin. Mais lorsque le film a été fini, au moins quatre « majors » ont voulu l'acheter. C'est comme ça, le cinéma, partout dans le monde.

**■ Pourquoi pensez-vous que Kundera a accepté que ce soit vous qui réalisiez ce film ?**

— On s'est rencontré et on s'est parlé. Il n'avait vu aucun de mes films. Il avait confié les droits du livre au producteur Saul Zaentz et il lui faisait confiance quant au choix du metteur en scène. Enfin, Jean-Claude Carrière et lui se connaissent depuis longtemps. Pour moi, Kundera est sans doute l'homme au monde le plus difficile à satisfaire. C'est aussi un professeur très strict ! Je crois que pour moi le livre était un défi : arriverai-je à traduire ce quelque chose qui s'appelle l'insoutenable légèreté de l'être ? Encore une chose : c'est que je partage peut-être avec Kundera une certaine conception de l'humour. Et j'ai été très frappé par une chose qu'il m'a dite un jour : « *Il n'y a pas de roman digne de ce nom qui prenne le monde au sérieux.* » Pas de film non plus !

**■ En quoi pensez-vous avoir le mieux respecté l'esprit du livre ?**

— Peut-être dans le motif qui ponctue le film : ces vitres et ces miroirs à travers lesquels se reflètent les personnages, les vitres que lave Tomas et les miroirs dans lesquels Sabina et Tomas se regardent faire l'amour. Mon film parle de gens ordinaires. Ce n'est ni *le Docteur Jivago* ni *Reds*. Mais c'est l'Histoire vue à travers les yeux de mes personnages, des gens comme tout le monde, un médecin, une artiste et une jeune femme qui ne sait pas que faire de sa vie. Le fait que ce soient des anonymes ►

► change tout. C'est ce que j'appelle une épopée intime. Mon film ne peut être réduit, je crois, à des schémas simples. C'est en cela que je me demande si c'est un film américain!

■ **Y a-t-il eu des modifications importantes entre les différentes versions du scénario que vous avez écrit avec Carrière?**

— Non, juste une évolution des unes aux autres, mais la structure de base n'a pas changé. Il y a eu des modifications jusque durant le tournage. Par exemple, le personnage de la mère de Tereza a disparu. C'était mieux ainsi: Tereza n'a pas de passé, elle entre dans la vie de Tomas comme le destin.

■ **Vous avez supprimé la voix du narrateur qui est dans le livre. L'avez-vous remplacée par la voix du cinéaste?**

— C'est en tout cas, il me semble, un film très personnel. Dans l'histoire d'amour entre les trois personnages, il y a des ressemblances avec ma propre vie, même si je ne peux pas vous en donner les détails! Prenez la scène du mariage où Tereza et Tomas sont pris d'un fou rire: eh bien, lorsque nous nous sommes mariés, ma femme et moi, nous ne pouvions pas nous arrêter de rire pendant la cérémonie.

■ **Par ailleurs, ne trouvez-vous pas que l'inquisition que subissent les Tchèques après l'invasion soviétique rappelle la situation imposée aux intellectuels américains lors de la chasse aux sorcières?**

— C'est en effet tout à fait semblable. La différence, c'est que nous en sommes sortis, par chance ou par quoi que ce soit d'autre. Alors qu'à Prague la situation n'a pas vraiment changé. On se trompe en pensant que le totalitarisme se résume aux tanks et aux prisons. Il prend des formes beaucoup plus insidieuses qui se traduisent dans la vie quotidienne, dans la sexualité ou dans l'attitude d'un ami à votre égard... Pour moi, la scène la plus émouvante du film, c'est lorsque tout le monde conseille à Tomas de signer une lettre de rétractation dans laquelle il ferait acte d'allégeance au régime. Tout le monde, sauf sa femme Tereza qui se serre contre lui sous un parapluie. Dans cette scène, je ne peux m'empêcher de voir Kundera lui-même.

■ **Y a-t-il un écrivain français dont vous souhaiteriez adapter l'œuvre au cinéma?**

— Je ne sais pas encore, mais je pense faire un autre film en France et il racontera une histoire d'écrivains.

■ **Les livres, est-ce que c'est ce qui compte le plus pour vous?**

— J'essaie autant que je peux d'être proche de la littérature. C'est la source de tant de choses! J'aime lire pour lire, sans penser à une possible adaptation au cinéma. Pourtant, ma vie entière, c'est le cinéma!

■ **Vous sentez-vous proche de Kundera lorsqu'il écrit dans *l'Insoutenable Légèreté...*: « Les livres sont le signe de reconnaissance d'une fraternité secrète. Contre le monde de la grosslèreté... »?**

— J'approuve, bien sûr. Mais je pense que les films, eux aussi, peuvent nous réunir dans cette même fraternité secrète...

Propos recueillis par Anne ANDREU  
et Michel BOUJUT